

Je viens donc d'une famille normande vieille de mille ans. Des mercenaires catalans, recrutés pour la guerre, qui se sont illustrés lors de la bataille d'Hastings. Ils ont ensuite été anoblis par Guillaume le Conquérant, puis reçurent l'évêché de Bayeux. Des mains du roi. Mais nous avons tout perdu pendant la Révolution française. Sauf la tête. Nous sommes nobles, et pauvres.

Ma mamma, elle, est l'héritière d'une grande famille romaine, exilée dans les montagnes du Piémont après s'être rebellée contre le pape. C'était pendant la guerre des Guelfes et Gibelins, soi-disant. Mes grands-parents maternels, émigrés d'Italie en France, ont fait fortune dans le pétrole. Ça veut dire que je suis aussi à l'aise avec les gens de la haute qu'avec les terreux. Je suis habituée à l'apogée puis à la décadence. Aux revers de fortune. C'est écrit dans mon sang.

Papa est boulanger et maman éducatrice spécialisée. Je suis née sur une plage normande. Quelque part sur la Côte d'Opale. J'ai eu une enfance de rêve. Une enfance dorée. Traitée en petite princesse. Puis j'ai vécu les quatre premières années de ma vie au Japon. Banlieue sud d'Osaka. Quartier Hirano-ku. C'était royal. Mon père travaillait là, dans la boulangerie française de luxe. C'était le kif ultime. Il y avait de l'amour et du fric. Une fois majeure, j'ai intégré une grande école parisienne. Maintenant, je porte l'uniforme et je vends de la drogue. Ouais.

Je suis devenue militaire par tradition. Il faut dire que grand-papa, paix à son âme, a reçu la

Légion d'honneur. Ancien combattant de la 2^e DB, héros de la guerre, géologue, puis directeur national de la recherche pétrolière française, c'est lui qui a découvert la plupart des gisements dans les années 50-60-70. Dans le désert algérien, notamment. Ma mère a donc grandi au Maghreb. Alger, Rabat. Grand-Maman, Toubiba, comme l'appelaient les Sahraouis, était infirmière militaire. Mes grands-parents se sont rencontrés dans une oasis. À Béni Abbès, je crois.

Alors, bien sûr, à la fin de mes études, moi aussi j'ai voulu briller pour la gloire de la France. Quelle idée. Je voulais protéger et servir le peuple. J'ai foiré Saint-Cyr de peu, parce que je nage comme une enclume. Je me suis chopé un 4/20 en natation et ai échoué à quelques places près. Mais rien à faire. Je voulais me battre, manier les armes, crapahuter dans la forêt. Bosser dans le Rens. Défendre mon pays. Être une Mata Hari du XXI^e siècle. Quelle conne. J'ai même eu un entretien à la DGSE. Traduire des documents de contre-espionnage économique du japonais au français.

J'aurais mieux fait de choisir autre chose. Plutôt que de venir me poster là, sous les drapeaux, comme une andouille. Enfin. Je me suis donc intégrée à la société, bon gré mal gré, ni heureuse

ni malheureuse, collant à l'image clichée que l'on pouvait projeter sur moi. De ce que l'on voulait que je sois. Petite fille sage, étudiante subversive mais brillante, 17 au bac en philo, avec juste ce qu'il faut de provoc et de décence. J'étais une jeune fille de bonne famille. Une nana respectée, chic et rebelle, fantaisiste mais carrée.

J'aime beaucoup les auteurs de la Beat Generation, d'ailleurs. Eux, ils avaient du taf, le sexe libre et des acides de la Madone. De quoi être béat, en effet. Nous, on a le sida, le RSA et des prods de merde. On est la Shit Generation. On colle bien à l'époque merdique et aux temps qui courent. Alors, nous, les jeunes de maintenant, oui, les bébés Tchernobyl, les petits rejetons du nucléaire, les gamins du Club Dorothee et compagnie, nourris au biberon Monsanto, nés sur une Terre bien salopée, pollués, intoxiqués de mille manières, gavés de conneries chimiques dès la naissance, on se réfugie dans les paradis artificiels. Hein. Le cannabis, le nouvel opium du peuple. Ah, la Génération Babylone. Je t'en foutrais. Une dynastie perdue de sales petits polytoxicos. Voilà, ce que nous sommes. La faute à qui.

Bref. J'ai fait de belles études en science politique, oui, spécialité antiterrorisme, et l'avenir semblait plein de promesses. J'étais faite pour

appartenir à l'élite. L'intelligentsia. Mais une rencontre de fin des temps allait radicalement changer le cours de ma vie.

Je suis au service de l'État depuis quelques années maintenant, habilitée secret défense au sein d'un bureau de renseignement. Des années de bons et loyaux services. C'est amplement suffisant pour bien me dégoûter du système. J'ai pu voir de près des colonels, des généraux, des politicards, des Superman, des ripoux, des connards et des anges. J'ai rencontré des hommes de terrain, des super-héros ordinaires, et je leur rends hommage. En revanche, que dire des bureaucrates de la DG. Outre que l'incessante guerre police-gendarmerie, bien entretenue en haut lieu, m'éreinte, ces mecs sont vraiment graves. Le pouvoir, ça rend psycho. Mes supérieurs m'apprécient pour la qualité de mon travail. Bien que le capitaine m'ait menacée une fois ou deux des arrêts, pour mon impertinence, sans déconner, je suis un bon élément. On m'appelle lieutenant, et j'occupe le poste d'analyste politique et rédactrice au bureau de la lutte antiterro. Mes scribouilles sur l'état de la menace

éco-terroriste et ultra-gauche en France atterrissent sur le bureau du chef des armées tous les mercredis. Avant le Conseil des ministres.

Mais les keufs et moi, ça colle pas. Mes idéaux en ont pris un méchant coup. Je suis désenchantée. Perdue. Une pauvre gosse, *made in Babylone*. Va falloir changer de cap. Rapidos. Alors, là, Marco et moi, on se lance dans le trafic de camélotte à plein régime. Histoire d'avoir les moyens d'une belle reconversion professionnelle. Pas vrai.

Marc, lui, vient de la haute noblesse ritale. Les gens qu'on appelle là-bas les *cabinotti*, les fils à papa blindave. Il est presque de sang royal, le con, ses ancêtres étaient par tradition les généraux aides de guerre du roi. Pur *sangre italiano*, l'animal est né à Milan, milieu des années 70. Marco est une belle bête de race. *Mi Amore*, il a le sang bleu et chaud. C'est le moins qu'on puisse dire. Son nonno est général de cavalerie et il est venu au monde avec une petite cuillère en argent dans le bec. Sa famille a gouverné la ville de Vérone pendant deux cents ans, puis fait reconstruire la moitié de la ville après la Seconde Guerre mondiale. Et quelques stations balnéaires françaises.

Société immobilière, entreprise de bâtiment et de travaux publics. Jusqu'en 1990, elle possédait encore la moitié de la ville. Grosse fortune d'Italie. Son nom était sur la liste noire des terroristes d'ultra-gauche, les Brigades rouges. Il a même eu un garde du corps quand il était môme. Son autre papy était un célèbre compositeur de musique classique. À demi cinglé. Marco von Z. est un pur produit de la noblesse décadente.

Seulement voilà, il se trouve que mon Roméo est un super punk.

Mai 2013, oasis Koutoubia, Marrakech nord

Babylone. Acte 1. Arrivée Kechmara. RDV chez Papa. Notre dealeur vénéré. Stan, je l'appelle Papa, oui, c'est un genre de père spirituel. Oasis Koutoubia, banlieue nord. Ville rose. Poussière sur murs de kasbah. 40 °C plein sun. J'ai chaud. Lunettes noires. Microrobe en coton à fleurs, on voit presque mon boule. Bottes de cow-girl en daim beige ajourées. Je suis prête à en découdre et à négocier jusqu'à la moelle avec cet enulé de Stan. Je veux ma place au soleil, moi. Dealer sec, à la *Easy Rider*, et me reconvertir vite

fait bien fait. Redevenir blanche comme neige. Amen.

Il habite un joli coin, Papounet, une maisonnette années 50, entourée d'une espèce de jardin secret avec palmiers, nichée au milieu des pou-belles marocaines. Submergée au fil des ans par les bidonvilles et les nouveaux quartiers populaires, très mignonne, cette villette. Y a des chiens errants qui vagabondent partout autour. C'est la décharge publique. Marco me tient par la main, et me guide pour que je ne trébuche pas sur les ordures. Quel gentleman. Il connaît toutes les règles de la pure galanterie du XVIII^e siècle, mon ducon. C'est un homme de la haute, ça se voit même quand il faut traverser une déchèterie. Paysage de guerre lunaire, sacs d'ordures qui brûlent au milieu des palmiers exsangues. C'est glauque et fascinant. Et planqué au milieu de tout ça, y a Papa et son shit en or. Tu entres dans l'oasis, changement de ton, c'est la vallée du miel. Superbe. Plantes luxuriantes, on se croirait à Tahiti. Quelques artistes européens crèchent là. Je franchis donc les portes de l'Éden.

Bon, chez lui, ça pue. Parce qu'il vit avec quarante chats, je compte pas les cafards. Stan est un fêtard sans âge. Oui. Un papa gâteau en fauteuil roulant. Lui artiste, cultivé, slovène. Ex-beau

gosse. Gueule de jeune premier châtain blond aux yeux bleu Majorelle. Bleu Klein, peut-être. Le joli petit play-boy de l'Est était donc devenu paraplégique. Au fil des ans, au fil des fêtes incessantes. Il a eu un AVC il y a dix ans. Trop de teufs. Il doit avoir dans les soixante balais, mais j'en sais rien. Je subodore. L'ex-ange des Psyché Délices, c'était son groupe, a de beaux restes tout de même. Si on enlève la crasse. Stan est notre vendeur chéri, notre petit papa Noël du chichon. On le craint et on le respecte. Ce qu'il vend, c'est le diable en personne, de la tuerie de masse. Du H maléfique. Alors il est vêtu comme à l'ordinaire de vêtements ternes mais bien coupés des années 90. Des pulls en laine troués avec des champis psychédéliques brodés dessus. Il toussote dans sa chaise à roulettes. Le papy guédro. Ses cheveux tirent même sur le roux filasse, on dirait. C'est qu'il a la moue angélique, le connard, mais faut pas s'y tromper. Non. C'est une enflure de la pire espèce. Il était guitariste et a même eu un certain succès dans sa jeunesse, à ce qu'il paraît. Avec ses mains d'archange, il faisait chanter les cordes à merveille. La belle enflure. Ses instruments sont relégués au fond de la baraque, maintenant. Stan a fui la Slovénie à vingt ans, brouillé à mort avec sa famille, des grands bourgeois industriels.